

1

Une vieille chanson des années quatre-vingt s'échappe de la radio. Éliane plonge dans les souvenirs liés à la voix qui plane au milieu des saxos. Ses doigts se figent. Raides et froids. Sa tasse de café s'écrase au sol, répand une marée noire sur la vaisselle brisée. La vague pousse une écume blanche puis vient mourir dans la poussière de ciment.

Elle se lève pour l'éponger. Une douleur dans le genou interrompt son élan. À quoi bon ? Debout, elle regarde le jardin. La lumière peine à émerger de ce petit matin d'hiver. Même la neige ne tombe plus. Un parfum de sapin du Nord remonte le cours des années, se faufile dans la faille ouverte par la musique. Elle le chasse très vite.

Le saxophone laisse place aux informations : « Encore un assaut de clandestins hier à Escadaldra. L'armée a tiré. Une foule de réfugiés climatiques se pressent sur les côtes du vieux continent. »

Éliane soupire, déconnecte la radio de sa borne portable. Dans sa forge, Hector bat le fer à grands coups sur l'enclume. Le moteur de la soufflerie ronfle. Elle pourrait descendre se réchauffer auprès de lui. Mais elle reste dans son atelier, immobile. Devant elle, les arbres nus. Le froid lui gèle les os. Elle ne sent plus ses mains, souffle sur ses doigts pour les réchauffer. Les morceaux de carrelage brisé gisent, épars, sur le sol, au lieu d'être rangés par couleur dans les tiroirs. Ses mosaïques restent inachevées. Une arabesque interrompt sa course sur le pourtour d'une table ronde. Au mur, des traits au crayon tracent des nervures qui déjà ne l'inspirent plus. La poubelle déborde de croquis échoués. Elle n'a pas le cœur à poursuivre ni à démarrer du neuf

aujourd'hui. Pas plus que les jours précédents. La couleur des tesselles est trop terne. Avec sa marteline, elle ne trouve ni la bonne position, ni le geste juste, ni l'endroit où casser le marbre de façon nette.

Hector l'appelle. Elle enjambe ses outils à terre, hésite à enlever son tablier. Il a encore travaillé toute la nuit. Elle descend l'escalier pour le rejoindre. L'odeur familière du fer et des charbons ardents l'accueille.

— C'est pas mal, hein ? dit-il en tendant le bras vers une haute barrière.

Elle palpe le fer encore tiède.

— Beau travail ! Soudures parfaites, murmure-t-elle.

Éliane se recule pour mieux embrasser l'ensemble du regard.

— Un peu trop chargé à mon goût ! ajoute-t-elle avec une moue.

— C'est ce que le client veut ! Pour le moderne, on ne vient pas chez un artisan. Tu critiques toujours...

Il s'éponge le front. Son torse lisse et nu brille. La lueur du feu sculpte ses muscles. Elle s'approche pour l'étreindre, mais il recule.

— Je suis sale !

Il esquive son regard. Elle a les yeux rouges. Elle a encore pleuré.

— Je n'arrive plus à travailler, souffle-t-elle. Pourquoi ne te couches-tu pas la nuit avec moi ?

— Si je m'endors tôt, je me réveille à quatre heures du matin, tu le sais bien.

— Ne peux-tu pas vivre le jour comme tout le monde ?

— J'avance mieux la nuit. Les clients ne me dérangent pas.

Hector lui tourne maintenant le dos, campé solidement sur ses deux jambes. Il fait rebondir le marteau sur l'enclume pour se donner de l'élan.

Lorsqu'elle l'avait rencontré dans le château où ils avaient été appelés tous les deux pour des travaux de rénovation, il parlait peu. Il passait plusieurs fois par jour près d'elle, observant la façon dont elle procédait, centimètre par centimètre.

Elle avait fait une pause. Elle croquait une petite pomme rouge maraudée dans le parc. Cette fois-là, c'est elle qui l'avait rejoint. La rambarde était placée, pas encore fixée. Il avait ramassé sa visseuse.

— Pourquoi ces deux arcs ? lui avait-elle demandé.

— Parce que c'est beau, comme l'équilibre de tes deux fesses.

Éliane avait rougi. Avant d'être amoureuse, elle avait aimé sa façon de travailler en silence, de dompter le fer, de le courber à sa volonté. Il disposait soigneusement ses outils, selon un rituel qui l'impressionnait. Plus que ses muscles, c'est son maintien – la façon dont il ancrant la tête sur le socle de sa colonne vertébrale – qui lui avait toujours plu.

Adossée à la paroi de la forge noircie par la fumée, Éliane admire l'assise qu'il garde dans toutes les situations, depuis le moment où sa mère l'avait abandonné bébé, jusqu'au départ récent de leur quatrième et dernière enfant dans sa vie d'adulte.

Lui se réjouit.

Elle, elle doute. Elle sent la source se tarir. Sans parvenir à dépasser cette fatigue qui l'engloutit chaque jour un peu plus, sans comprendre vraiment ce qui lui arrive.

2

Éliane serre son sac contre elle. Elle s'est arrachée à la solitude partagée avec Hector, pour partir à la ville, acheter de la pâte de verre, plus lumineuse que les carrelages. Prendre un bain de foule, sortir de cette apathie qui la guette. Le fuseau solaire tangué doucement vers le centre-ville, emportant silencieusement ses passagers. Bien calée sur son siège, elle observe, sur la banquette suivante, un bambin debout qui jette son doudou par-dessus bord. Elle le ramasse et le lui rend. La mère gronde le petit qui recommence et s'amuse beaucoup à ce petit jeu tandis que l'aîné réclame un biscuit.

Éliane regrette presque le temps où, pour finir la salle de bain en zellige, elle avait laissé pourrir les framboises du jardin. Elle mordait sur ses nuits, ses enfants l'accaparaient. Cependant, inspirée par leur imagination, leurs jeux, leur étonnement, elle inventait les motifs qu'elle faisait exister sous leurs yeux. C'est quand ils sont devenus adolescents qu'elle a retrouvé du temps pour sa passion, toutefois entrecoupé. Temps haché comme une contrainte qui, paradoxalement, la poussait à produire, mais en miniature : tableaux, bijoux, boîtes tenant dans la paume. Des perles, des graines, des coquilles d'œufs devenaient ses matériaux privilégiés.

Maintenant, du temps, elle en a. De l'espace aussi. Dans l'ancienne chambre des garçons, elle a aménagé son atelier. Elle peut s'y mettre sans être dérangée. Et pourtant, c'est le vide. Plus rien ne germe sous ses mains. Elle souhaiterait tellement se lover, comme un bébé, dans les bras d'Hector, pour qu'il la réchauffe et la rassure. Elle a l'impression qu'ils vivent en parallèle comme ces rails sous le fuseau solaire, qui avancent sans jamais se rejoindre.

Devant elle, un jeune homme porte une raquette, à moins que ce ne soit une guitare électrique. Il a passé une oreillette à sa copine pour écouter la musique sur sa borne portable.

C'était l'été. Odeur d'herbe sèche. Hector avait lâché sa main pour cueillir une fraise des bois au bord du chemin. Puis il s'était retourné vers elle, le regard incandescent. Lentement, il avait approché ses lèvres des siennes et, dans un baiser, avait déposé la fraise sur sa langue.

La saveur aigrette et granuleuse du fruit revient titiller ses papilles, intacte. Rouge vif, voilà la solution. Elle fouille dans son sac, y trouve son rouge à lèvres avec lequel elle tente de dessiner sur son carnet de croquis. Elle n'obtient que des traces épaisses. Un tunnel se profile.

Le fuseau freine dans un crissement strident. Choc sourd du métal. Éliane s'écrase contre la raquette du jeune homme. Les lumières s'éteignent. Des enfants pleurent. Tout le monde se lève. On la cogne, on la pousse. Éliane est prise en étau. Elle étouffe.

— Je saigne, hurle un homme.

Des jurons, des cris, des prières. Des langues qu'Éliane ne comprend pas. Les plus rapides se sont précipités sur les boutons d'ouverture des portes. Elles restent obstinément closes. Chute. Glapisement d'un animal ou cri aigu ?

— Ne piétinez pas mes enfants !

Des hommes grognent. Certains poussent encore. Toujours l'obscurité. La fumée envahit le compartiment, lui brûle la gorge. Tout le monde tousse.

— Reculez !

C'est la voix du jeune homme à la raquette. La foule se compacte. Un coup. Des éclats de verre, des cris. Il a détruit le hublot le plus proche. Remous. Éliane perd presque l'équilibre, hésite entre rester prisonnière de la fumée ou grimper et sauter par le hublot. Son genou. Les coupures. Enfin, les portes s'ouvrent tandis qu'une alarme se déclenche.

Éliane court le long des voies sans se poser de question. Derrière eux, le fuseau solaire flambe. Disparu, le jeune homme à la raquette. Elle trébuche sur des gens qui ont chuté. Hurlements de ceux qui se font piétiner. Elle suit le mouvement vers la sortie. Ils avancent à travers la fumée. Elle s'est voilé la bouche avec son foulard. Ses yeux piquent. Elle reconnaît l'élévateur au bout du couloir. Bloqué. Son âge la rattrape. Les plus jeunes et les plus valides la dépassent. Surtout ne pas tomber. Le genou vrille sa douleur. La mère du bambin au doudou lui barre le passage : son aîné refuse d'avancer ; Éliane le saisit par la main. Tandis qu'elle fonce avec lui dans l'escalier de secours, il ne cesse de hurler. Au sommet, la fraîcheur qu'elle a maudite depuis son lever est devenue salvatrice. Elle rend l'enfant à sa mère.

Éliane a perdu une chaussure. Son manteau est déchiré, maculé de rouge. Inquiète, elle l'enlève, se palpe l'épaule. Ses doigts ne rencontrent qu'un peu de graisse rouge qui s'étale sur le tissu. Le rouge à lèvres, le carnet de croquis ! Elle les a oubliés. Elle n'a pas perdu son sac, heureusement. Les jambes en coton, elle fuit la foule, marche vers des rues plus calmes, puis cherche un endroit où s'asseoir. Reprendre ses esprits.